

ALBERT LONDRES

# AU BAGNE

EDITION  
NOUVELLE  
REVUE ET  
CORRIGÉE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR  
22, rue Huyghens, 22 — PARIS

# Au bain

**Albert Londres**



**Albin Michel, Paris, 1932**

**Exporté de Wikisource le 25/01/2019**

ALBERT LONDRES

AU  
BAGNE

ÉDITION  
NOUVELLE  
REVUE ET  
CORRIGÉE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR  
22, rue Huyghens, 22 — PARIS

À LUDOVIC NAUDEAU, qui nous montra la grand'route.  
À mes vieux frères, coureurs de continents,

ANDRÉ TUDESQ, EDOUARD HELSEY,  
HUBERT JACQUES, HENRI BÉRAUD.  
À PAUL ERIO, le malin des malins.  
À FERRI PISANI, le revenant.  
À notre enfant terrible GEORGES LABOUREL,  
À vous, JEFFRIES, WARD PRICE, REWNICK,  
PERCEVAL PHILIPPS  
et à vous cher  
G. J. STEVENS,  
qui êtes mort, excepté pour nous.  
À vous LUIGI BARZINI, CIVININI,  
ARNALDO FRACAROLI, LUCIANO MAGRINI,  
étonnants compagnons  
du vaste et vaste monde,  
CE LIVRE APPARTIENT,  
puisque vous tenez en main, fièrement,  
le bâton de chemineau.

Note de l'Éditeur

Vers la Guyane

À CAYENNE

C'était Cayenne

À terre

Chez Bel-Ami

Hespel-le-Chacal

L'expiation d'Ullmo  
Monsieur Duez... et Madame  
La route coloniale numéro zéro

## AUX ÎLES DU SALUT

L'arrivée aux Îles  
Dans les cachots  
Roussenq l'« inco »  
Les Fous  
« Au Diable »  
Marcheras, l'aventurier

## À SAINT-LAURENT-DU-MARONI

La capitale du crime  
La cour des miracles  
Chez les forçats qui sont nus  
Les Pieds-de-Biche  
Une histoire  
Mon « Garçon de famille » et quelques autres  
Chez les lépreux  
Sœur Florence  
Au Cinéma  
Au Tribunal maritime  
J...  
Six évadés dans la brousse

Et cette après-midi un convoi arriva

2.448 blancs

Lettre ouverte à M. le Ministre des Colonies

## NOTE DE L'ÉDITEUR

---

*La nouvelle édition de Au Bagne, que nous présentons aujourd'hui, arrive juste au moment où ce livre vient d'atteindre le but qu'il s'était proposé.*

*Au Bagne à peine paru, les pouvoirs publics ne purent moins faire que de s'émouvoir des révélations de cette enquête. Le ministère des Colonies nomma tout de suite une commission chargée d'arrêter des mesures de réforme.*

*Cette commission n'avait pas terminé ses travaux que le gouvernement décidait de suspendre les envois de forçats à la Guyane.*

*Ce régime dura deux ans.*

*Par suite de manque de crédit, l'état ancien des choses fut rétabli. Les forçats reprirent le chemin de Saint-Laurent-du-Maroni.*

*La suppression du bagne, telle qu'on avait commencé de l'envisager, n'était d'ailleurs pas une solution. L'auteur de ce livre n'avait pas mené sa campagne contre le bagne, mais contre ses scandales.*

*Ce sont eux qui devaient disparaître.*

*De fait, plusieurs réformes, d'abord, furent acquises :*

*Les fers, la nuit, furent supprimés ;*

*Les cachots noirs, où les forçats devenaient aveugles, furent*

*supprimés ;*

*Le camp Charvein, où les « punis » travaillaient nus dans des conditions inhumaines, fut supprimé ;*

*Le régime des peines encourues pour fautes commises au bagne fut abaissé ;*

*La nourriture fut « surveillée ».*

*L'essentiel restait à faire :*

*Continuerait-on de jeter les condamnés primaires à temps, pêle-mêle, parmi les pires déchets sociaux ?*

*Continuerait-on de condamner les forçats ayant terminé leur peine à mourir de faim sur le sol de la Guyane ? (Doublage.)*

*Le Parlement vient de répondre non.*

*Le 15 décembre 1931, la Chambre des députés adopta une proposition de loi de M. Maurice Sibille, rapportée par Maurice Drouot, proposition modifiant « les conditions d'exécution de la peine des travaux forcés ».*

*Cette nouvelle loi décide :*

*1° De donner à la cour d'Assises le pouvoir de dispenser de la transportation le condamné non relégable qui subira en France une peine de réclusion aggravée ;*

*2 ° D'abroger l'obligation à la résidence temporaire (doublage) ou perpétuelle.*

*On se souvient, à ce propos, que tout condamné à 5 ans et à 7 ans, devait, sa peine achevée, rester encore en Guyane, un nombre de temps égal, et que tout condamné à 8 ans et plus, devait y demeurer à perpétuité.*



*Telles furent les conséquences du livre Au Baigne.*

## VERS LA GUYANE

Quand ce matin, le *Biskra* maintenant promu au rang de paquebot annexe dans la mer des Antilles et qui, naguère, transportait des moutons d'Alger à Marseille, eut jeté l'ancre devant Port-d'Espagne, les passagers de tous crins et de toutes couleurs, chinois, créoles, blancs, indiens, entendirent ou auraient pu entendre le commandant Maguero crier de sa passerelle : « Non ! Non ! je n'ai ni barre, ni menottes, ni armes, je n'en veux pas ! »

En bas, sur la mer, onze hommes blancs et deux policiers noirs attendaient, dans une barque. C'était onze Français, onze forçats évadés, repris, et qu'on voulait rembarquer pour la Guyane.

Le soleil et la fatalité pesaient sur leurs épaules. Ils regardaient le *Biskra* avec des yeux emplis de tragique impuissance. Puis, se désintéressant de leur sort, de la discussion et du monde entier, ils courbèrent la tête sur leurs genoux, se laissant balloter par le flot.

Les autorités anglaises de Trinidad insistant pour se débarrasser de cette cargaison, on vit arriver peu après un canot qui portait le consul de France.

— La prison de Port-d'Espagne n'en veut plus, et moi je ne puis pourtant pas les adopter, gardez-les, commandant, fit le consul.

Il fut entendu que les Anglais prêteraient onze menottes et que trois surveillants militaires rentrant de congé et qui regagnaient le bagne dans les profondeurs du *Biskra* seraient réquisitionnés et reprendraient sur-le-champ leur métier de garde-chiourme.

Alors, le commandant cria aux deux policiers noirs :

— Faites monter !

Les onze bagnards ramassèrent de misérables besaces et, un par un, jambes grêles, gravirent la coupée. Trois gardes-chiourmes ayant revêtu la casquette à bande bleue, revolver sur l'arrière-train, étaient déjà sur le pont.

— Mettez-vous là, dit l'un d'eux.

Les bagnards s'alignèrent et s'assirent sur leurs talons.

Quatre étaient sans savates. Chiques et araignées de mer avaient abîmé leurs pieds. Autour de ces plaies, la chair ressemblait à de la viande qui a tourné, l'été, après l'orage. Sur les joues de dix, la barbe avait repoussé en râpe serrée, le onzième n'en était qu'au duvet, il avait vingt ans. Vêtus comme des chemineaux dont l'unique habit eût été mis en loques par les crocs de tous les chiens de garde de la grand'route, ils étaient pâles comme de la bougie.

— Et s'ils s'emparent du bateau ? demandaient avec angoisse des passagers n'ayant aucune disposition pour la vie d'aventures.

Pauvres bougres ! ils avaient plutôt l'air de vouloir s'emparer d'une boule de pain !

Les surveillants reconnaissaient les hommes.

— Tiens ! dit l'un, au troisième du rang, te voilà ? Tu te rappelles ? C'est moi qui ai tiré deux coups de revolver sur toi, il y a trois ans, quand tu t'évadas de Charvein.

— Oui ! répondit l'homme, je me rappelle, chef !

Le sixième se tourna vers son voisin :

— Reluque le grand (le plus grand des surveillants), pendant ses vacances il s'est fait dorer la gueule avec l'argent qu'il vola sur nos rations.

— Debout ! commanda le chef.

Les onze forçats se levèrent tout doucement.

Le consul quittait le bord.

— Merci tout de même, monsieur le consul !

— Pas de quoi !

— Allons, venez ! dit le gardien de première classe, au ventre convexe.

Les hommes suivirent. Par une échelle, ils descendirent aux troisièmes.

— Oh ! là ! faisaient les femmes des gardes-chiourmes, comme ils sont ! les pauvres garçons !

— Tais-toi ! commanda Gueule d'or à sa compagne.

— Papa ! dit le gosse du surveillant de première classe, tu vas avoir du boulot, maintenant !

On les arrêta d'abord dans l'entrepont.

— Videz vos sacs et vos poches.

Sacs et poches rendirent la plus misérable des fortunes : briquets, bouts de bois, bandes de linge, une bouteille remplie

d'allumettes jusqu'au col. L'un tendit un rasoir :

— C'est tout ce qui me reste de ma boîte de perruquier.

— Où est-elle ?

— Entre les pattes d'un douanier hollandais qui se l'est offerte.

— Les douaniers vous dépouillent ?

— C'est-à-dire qu'ils prennent ce qui leur fait plaisir. Le même m'a soulagé de trois kilos de chocolat, dix jours de vie... C'est ce que l'on appelle les braves gens !

— Tais-toi, dit le plus pâle, ne pas arrêter des forçats, c'est déjà leur faire la charité.

— Chef, pouvons-nous prendre quelques allumettes dans la bouteille ?

— Prenez.

— Vous n'avez plus rien ?

— Voilà la boussole.

Et on les mena tout au bout du bateau, au-dessus de l'hélice.

#### LE RÉCIT DE L'ÉVASION

À la fin de l'après-midi, comme il était six heures et que nous longions les côtes de Trinidad, quittant le pont supérieur, je descendis par l'échelle des troisièmes et, à travers la pouillerie ambulante des fonds de paquebots, je gagnai le bout du *Biskra*.

Les onze forçats étaient là, durement secoués par ce mélange

de roulis et de tangage baptisé casserole.

— Eh bien ! leur dis-je, pas de veine !

— On recommencera !

Sur les onze, deux seulement présentaient des signes extérieurs d'intelligence. Les autres, quoique maigres, semblaient de lourds abrutis. Trois d'entre eux ayant découvert un morceau de graisse de bœuf s'en frottaient leurs pieds affreux répétant : « Ah ! ces vaches d'araignées crabes ! » Mais tous réveillaient en vous le sentiment de la pitié.

On aurait voulu qu'ils eussent réussi.

— D'où venez-vous ? De Cayenne ?

— Mais non ! de Marienbourg, en Guyane hollandaise.

Nous nous étions évadés du bagne depuis dix-huit mois. On travaillait chez les Hollandais. On gagnait bien sa vie...

— Alors pourquoi avez-vous pris la mer ?

— Parce que le travail allait cesser et que les Hollandais nous auraient renvoyés à Saint-Laurent. Tant que les Hollandais ont besoin de nous, tout va bien. Ils nous gardent. Ils viennent même nous *débaucher* du bagne quand ils créent de nouvelles usines, nous envoyant des canots pour traverser le Maroni, nous donnant des avances. C'est qu'ils trouvent chez nous des ouvriers spécialistes et que ce n'est pas les nègres qui peuvent faire marcher leurs machines.

Mais, depuis quelques années, ils sont sans cœur. Dès qu'un homme est inutile, ils le livrent. C'est la faute de quelques-uns d'entre nous, qui ont assassiné chez eux, à Paramaribo. Les bons payent pour les mauvais.

— T'as raison, Tintin, dit un rouquin qui graissait les plaies de ses pieds.

— Alors... mais, s'avisa Tintin, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je vais au bain voir ce qui s'y passe, pour les journaux.

— Ah ! dit Tintin, moi j'étais typographe avant de rouler dans la misère.

— Alors ?

— Alors, pour gagner la liberté, nous nous sommes cotisés, les onze. Nous avons acheté une barque et fabriqué les voiles avec de la toile à sac, et voilà treize jours...

— Quatorze ! fit un homme sans lever la tête posée dans ses mains.

— ... Nous quittions Surinam. C'est au Venezuela que nous voulions aller. Au Venezuela on est sauvé. On nous garde. On peut se refaire une vie par de la conduite.

Il nous fallut neuf heures pour sortir de la rivière. Quand, au matin, nous arrivâmes devant la mer, on vit bien qu'elle était mauvaise — mais elle est toujours mauvaise sur ces côtes de malheur — on entra dedans quand même. On vira à gauche, pour le chemin. Le vent nous prit. La boussole marquait nord-est. C'était bon.

Deux jours après nous devions voir la terre. Le Venezuela ! On ne vit rien. La boussole marquait toujours nord-est. Le lendemain on ne vit rien non plus, mais le soir ! Nous avons eu juste le temps de ramasser les voiles, c'était la tempête.

D'une main nous nous accrochions au canot et de l'autre le

vidions de l'eau qui embarquait.

Nous n'avions pas peur. Entre la liberté et le bain il peut y avoir la mort, il n'y a pas la peur. Ce ne fut pas la plus mauvaise nuit. Le quatrième jour apparut. À mesure qu'il se levait, nous interrogeons l'horizon. On ne vit pas encore de terre ! Ni le cinquième jour, ni le sixième.

— Aviez-vous des vivres ?

— Cela n'a pas d'importance. On peut rester une semaine sans manger. Nous avons à boire. La dernière nuit, la septième, ce fut le déluge et le cyclone. Eau dessus et eau dessous. Sans être chrétiens, nous avons tous fait plusieurs fois le signe de croix.

Les onze hommes à ce moment me regardèrent comme pour me dire : mais oui.

— La barque volait sur la mer comme un pélican. Au matin, on vit la terre. On se jeta dessus. Des Noirs étaient tout près.

« Venezuela ou Trinidad ? » crions-nous.

— Trinidad.

C'était raté. Nous voulûmes repousser le canot, mais sur ces côtes les rouleaux sont terribles. Après huit jours de lutte, nous n'en avons pas eu la force. Le reste n'a pas duré cinq minutes. Des policemen fondirent sur nous. Dans Trinidad, Monsieur, il n'y a que policiers et voleurs. Un grand noir frappa sur l'épaule du rouquin et dit : « Au nom du roi, je vous arrête ! » Il n'avait même pas le bâton du roi, ce macaque-là ! mais un morceau de canne à sucre à la main. Ces noirs touchent trois dollars par forçat qu'ils ramènent. Vendre la liberté de onze hommes pour trente-trois dollars, on ne peut voir cela que dans ce pays de



pouilleux.

Alors j'entendis une voix qui montait du deuxième forçat et qui disait : « Moi, j'ai tué pour moins. »

— Ce n'est pas de chance ! dit Tintin. Quarante camarades nous avaient précédés depuis deux mois, tous sont arrivés. L'un est même marié à la Guayra.

Le garçon de cambuse surgissait sur l'arrière. Je lui commandai une bouteille de tafia.

— On n'est pas des ivrognes, dit l'ancien typo. Les ivrognes ne s'évadent pas. Ils sont vieux à trente ans et n'ont pas de courage ; mais après tout ça, on veut bien ! ça nous retapera le cœur.

— Et les foies ! dit le rouquin.

— Voyons ! reprit Tintin, où donc est-il le Venezuela ? et, tendant son bras à tribord : c'est bien par là ?

— C'est par là.

— On l'a raté de rien ! Moi j'aurai une peine légère : six mois de prison, je suis relégué, mais Pierrot qui est à perpète, en a pour cinq ans de Saint-Joseph.

— Oui, fit Pierrot, mille cinq cents jours pour avoir risqué la mort pendant sept jours et connu la septième nuit ! Un marin qui aurait passé par là serait décoré, moi on me souque ! Si vous allez là-bas pour les journaux, ce sera peut-être intéressant, rapport à la clientèle, mais non pour nous. Quand on est dans l'enfer, c'est pour l'éternité.

Une voile blanche apparaissait à plusieurs milles du *Biskra*.

Tous la regardèrent et le rouquin dit :

— C'est peut-être la bande à Dédé ?

— Peut-être. C'est la date.

— Eux sont dans la bonne direction.

La nuit tropicale tombait tout d'un coup comme une pierre. Les onze forçats qu'on n'avait pas menottés s'arrangèrent un coin pour le sommeil. Comme l'un d'eux se couchait sur son pain : « Ne brouille pas le pain, dit Tintin, donne-le pour la réserve. » Des premières, arrivait un vieux chant fêlé de piano-annexe. C'était un air de France vieilli aux Antilles, et plusieurs, mélancoliquement, le fredonnèrent. On entendait aussi les coups de piston de la machinerie. À onze nœuds cinq — et à des titres différents — le *Biskra* nous emmenait au bagne.

## C'ÉTAIT CAYENNE

Enfin, un soir, à neuf heures, vingt et un jours après avoir quitté Saint-Nazaire, on vit sur une côte de l'Amérique du Sud une douzaine de pâles lumières. Les uns disaient que c'étaient des becs de gaz, d'autres des mouches à feu et certains, des ampoules électriques. C'était Cayenne.

Le *Biskra* avait mouillé assez loin de terre, car, selon les années, le port s'envase. Encore ne devions-nous pas nous plaindre, paraît-il. Une année auparavant, on nous eût arrêtés à quatre milles en mer, ce qui, pour le débarquement, constituait une assez rude affaire, sur ces eaux sales et grondeuses, surtout pour les prévoyants qui ont des bagages de cale !

Le paquebot-annexe mugit comme un taureau, par trois fois. On entendit le bruit que fait l'ancre entraînant sa chaîne. Et tout parut entrer dans le repos.

Mais deux canots, encore au loin, accouraient vers nous, à force de bras. On distinguait sept taches blanches dans l'un, six dans l'autre. Et bientôt on perçut des paroles sur la mer. Les hommes causaient. Une voix plus forte que les autres dit :

— Barre à droite !

Et ils atteignirent notre échelle.

Plusieurs avaient le torse nu et d'autres une camisole de grosse toile estampillée d'un long chiffre à la place du cœur. C'était les canotiers, les forçats canotiers, qui venaient

chercher le courrier.

Ils firent glisser les paquets le long de la coupée et les rangèrent dans les barques.

— Prenez garde ! dit le maigre qui était au sommet de l'échelle, voilà les « recommandés ».

Je cherchai le surveillant revolver au côté. Absent !

Treize hommes qui maintenant n'avaient plus, comme étiquette sociale, que celle de bandits, étaient là, dans la nuit, maîtres de deux canots et coltinaient officiellement, sous leur seule responsabilité, des centaines de millions de francs scellés d'un cachet de cire dans des sacs postaux.

— Descendez avec moi, me dit Decens, le contrôleur, qui devait accompagner ses sacs jusqu'à la poste. Vous ne trouverez pas à vous loger et, à moins que vous ne couchiez place des Palmistes, vous en serez quitte pour remonter à bord.

Les forçats se mirent à leurs rames. Nous prîmes place sur les sacs.

— Tassez-vous, chefs ! cria un forçat.

On se tassa.

— Pousse !

La première barque partit, la seconde suivit.

Ils contournèrent le paquebot pour prendre le courant. Leurs bras de galériens étaient musclés. Sur ces mers dures, le métier de canotier, si recherché soit-il, n'est pas pour les paresseux. Ils ramaient bouche close pour ne pas perdre leur force. La faible lueur du *Biskra* ne nous éclaira pas longtemps. On se trouva dans une obscurité douteuse. Instinctivement, je me

retournai pour m'assurer que les deux forçats assis derrière moi n'allaient pas m'enfoncer leur couteau dans le dos. J'arrivais. Je ne connaissais rien du bagne. J'étais bête !

— Eh bien ! l'amiral, dit Decens à celui qui tenait la barre. Qu'as-tu fait de ton surveillant, aujourd'hui ?

— Il embrouille les manœuvres. Ce n'est pas un marin. Je lui ai dit de rester à terre, qu'on irait plus vite !

— Penchez-vous à gauche, chef, me dit l'un, entre ses dents, nous arrivons aux rouleaux.

#### LITTÉRATURE DE TATOUÉS

Je tirai de ma poche une lampe électrique et la fis jouer. Sur le torse de celui qui me faisait face, j'aperçus une sentence, écrite avec de l'encre bleue. J'approchai la lampe et, dans son petit halo, lus sur le sein droit du bagnard : « J'ai vu. J'ai cru. J'ai pleuré. »

L'« amiral » demanda : « Vous n'avez pas une cigarette de France, chefs ? »

On n'avait pas de cigarettes de France.

Et je vis, au hasard de ma lampe, qu'il avait ceci, tatoué au-dessous du sein gauche : « L'indomptable cœur de vache. »

Les six ramaient dur. C'était lourd et la vague était courte et hargneuse. Curieux de cette littérature sur peau humaine, je « feuilletai » les autres torsos, car, pour être plus à l'aise, tous avaient quitté la souquenille. Sur le bras de celui-ci, il y avait : « J'ai (puis une pensée était dessinée) et au-dessous : à ma

mère. » Ce qui signifiait : « J'ai pensé à ma mère. » Je regardai son visage, il cligna de l'œil. Il faisait partie de ces forçats qui ont une tête d'honnête homme.

Je me retournai. Les deux qui m'avaient fait passer le frisson dans le dos offraient aussi de la lecture. Sur l'un trois lignes imprimées en pleine poitrine :

*Le Passé m'a trompé,  
Le Présent me tourmente,  
L'Avenir m'épouvante.*

Il me laissa lire et relire, ramant en cadence.

Le second n'avait qu'un mot sur le cou : « Amen. »

— C'est un ancien curé, dit l'*amiral*.

On arrivait. J'ai pu voir bien des ports misérables au cours d'une vie dévergondée, mais Cayenne passa du coup en tête de ma collection. Ni quai, ni rien, et si vous n'aviez les mains des forçats pour vous tirer de la barque au bon moment, vous pourriez toujours essayer de mettre pied sur la terre ferme ! Il paraît que nous n'avons pas encore eu le temps de travailler, depuis soixante ans que le bagne est en Guyane ! Et puis, il y a le climat... Et puis, la maladie, et puis, la politique... et puis, tout le monde s'en f...t...

Cinquante Guyanais et Guyanaises, en un tas noir et multicolore (noir pour peau, multicolore pour les oripeaux), au bout d'une large route en pente, première chose qu'on voit de Cayenne, étaient massés là pour contempler au loin le courrier